

# L'absente

François Teyssandier

Tous les matins, ma femme se lève de très bonne heure, qu'elle travaille ou pas. Une habitude qui remonte à son enfance. Parce qu'elle avait peur de la nuit, et des monstres qu'elle génère, répète-t-elle à qui veut l'entendre. Elle quitte la chambre conjugale, enfile un peignoir défraîchi, et se précipite dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Elle tourne et vire dans un bruit de vaisselle qui me réveille à chaque fois. Je tâte dans le lit l'endroit où elle était allongée. Le drap conserve encore la chaleur de son corps. Pourtant, son corps me semble toujours froid quand je le touche, par mégarde, la nuit. Froid comme la lame d'un couteau.

Je sens l'odeur amère du café qui se répand dans la chambre. Je déteste cette odeur depuis que c'est ma femme qui le prépare. Avant, c'était moi qui le faisais chaque matin. J'aimais alors son arôme. A présent, il me donne presque la nausée.

J'entends ma femme qui tournicote dans la cuisine. Ses chaussures à semelle dure martèlent le carrelage. Elle se réfugie ensuite dans la salle de bains, ouvre à fond les robinets d'eau froide et d'eau chaude du lavabo pour se laver d'abord le visage. Puis elle prend une douche. Le jet ricoche sur le fond de la baignoire en émail. Ce rituel immuable est terriblement agaçant.

Ma femme travaille comme secrétaire de direction dans une grande entreprise du bâtiment. Je l'entends sortir en claquant la porte d'entrée. Je me recroqueville dans le lit, jambes repliées sur la poitrine, comme un fœtus dans le ventre de sa mère. J'enfouis mon visage dans la tiédeur de l'oreiller. Impossible de me rendormir. J'apprécie le silence de l'appartement. Dehors, il doit faire encore nuit. Aucune lueur venant de l'extérieur ne filtre à travers les volets.

Il faudra bien que je finisse par me lever. Même si je n'ai aucune raison valable de le faire. Le travail n'encombre plus ma vie depuis des mois. Mais la dernière fois que mon médecin est venu me rendre visite, il m'a dit que je risquais de perdre progressivement l'usage de mes jambes si je restais tout le temps couché. Les muscles se ramollissent très vite, paraît-il. Ils fondent à vue d'œil, et vous lâchent d'un coup. Sans prévenir. Comme le cœur. Le médecin a parlé de phlébite, d'escarres, de motricité réduite, de paralysie générale... Il a utilisé des mots qui finissent par vous faire peur. De toute façon, lui ai-je dit en riant, mes jambes ne me servent plus à grand-chose ! Insensible à mon humour, il n'a rien répondu. Je lui ai tourné le dos pour lui faire comprendre que la visite était terminée. Il est parti sans me saluer, grommelant entre ses dents jaunies quelques mots incompréhensibles.

J'ai cessé d'aimer ma femme avant qu'elle ne cesse de m'aimer. Mais elle croit le contraire. Pour se persuader, sans doute, que la souffrance est de mon côté. Son aveuglement m'irrite. Je ne veux pas qu'elle retourne la situation à son avantage. Je lis dans son regard qu'elle me déteste. Parce que je suis trop différent de l'image qu'elle voudrait avoir de moi. Elle cache son ressentiment sous des sourires narquois. Mais je ne l'aime plus. Il faut dire que nos premières étreintes avaient été furtives et maladroites, presque étrangères à

nos corps adolescents. Ensuite, après notre mariage, le vrai désir n'était jamais venu. Nos deux peaux s'effleuraient à peine. Aujourd'hui, mon corps n'a plus de chair pour elle. Ni pour moi. Il n'est qu'une enveloppe remplie d'os et de vide.

Ma femme me pousse à la quitter, sans en avoir l'air. Elle voudrait que la décision vienne de moi. Mais je ne partirai pas. Tout changement me fait peur. Ma femme a fini par le comprendre. Elle se bat contre une ombre qui se dérobe à son emprise. Elle pensait qu'une ombre pouvait se balayer d'un revers de la main, comme on chasse une mouche qui vous harcèle. Il n'en est rien. Elle enrage à chaque instant d'avoir commis l'erreur grossière de m'avoir épousé. Ce tourment la ronge insidieusement. Mon comportement la détruit à petit feu. Qui de nous deux vaincra le premier l'autre ?

Je me suis enfin levé. Peignoir vieillot qui dissimule la maigreur de mon corps, pieds enfoncés dans des charentaises avachies. L'œil embrumé. Le pas incertain. Un goût amer dans la bouche, qui colle la langue au palais. J'entre dans la cuisine. C'est une pièce exiguë. Sombre, et toujours froide. Je pense, soudain, au corps de ma femme. A cause du froid, sans doute. Ou de la blancheur des murs. Ils sont d'un blanc cru comme l'émail de l'évier. Le corps de ma femme est d'une égale blancheur. Elle ne l'expose jamais au soleil. Et il est toujours froid, en toute saison. Du moins, c'est l'impression que j'en garde.

Il reste encore un peu de café. Tiède, mais j'ai la flemme de le réchauffer au micro-ondes. Je le verse dans ma tasse, le bois à petites gorgées. Sans me presser. Ce sont quelques précieuses minutes de gagné. Ensuite, je me prépare une tartine de pain. Etale dessus une épaisse couche de confiture à la fraise. Je m'en mets plein les doigts. Les lèche goulûment, l'un après l'autre. Mes dents s'attaquent à la

croûte. Avec un petit bruit de rongeur. Ce léger grignotement de souris me fait penser à ma femme. Sans trop savoir pourquoi.

Nous nous sommes connus, ma femme et moi, chez des amis communs. Au cours d'un repas d'anniversaire. Je vivais alors seul. Elle aussi. Nos amis eurent envie de nous présenter l'un à l'autre. Avec une idée précise derrière la tête : faire se rencontrer deux célibataires endurcis. « Ça peut marcher ! » a dû dire l'amie à son mari en choisissant les invités. « Tu crois ? » a dû répondre le mari. Sans trop y croire, bien sûr. Mais, hélas, ça a marché. Cette jeune fille ne m'a pas plu au premier regard. Elle était pourtant assez belle. Silhouette élancée, corps svelte, avec des jambes superbes, longues à n'en plus finir ! Mais son visage me parut trop lisse, sans la moindre aspérité pour accrocher le regard. Elle avait surtout l'air de s'ennuyer. Et elle s'était profondément ennuyée tout au long du repas, m'avait-elle avoué quelques jours plus tard. Moi aussi, ce soir-là, j'étais accablé par l'ennui. Nos amis s'efforçaient d'être gais en racontant des anecdotes de voyages qui n'étaient pas vraiment drôles. Mais leur gaieté semblait factice. Eux aussi devaient s'ennuyer ferme. Dès la fin du repas, nous sommes partis ensemble, la jeune fille et moi. « Je peux vous raccompagner ! » lui ai-je proposé, d'un ton poli, sans grand enthousiasme. Regards soudain complices de nos amis. « Le poisson est ferré ! » ont-ils dû penser en même temps. « Si vous voulez ! » a répondu la jeune fille d'une voix blanche. Avec une indifférence qui n'était pas feinte. Ma voiture était vieille et inconfortable. La jeune fille a voulu monter à l'arrière. Je lui ai conseillé de s'installer à l'avant. Elle a obéi, mais comme à regret. Une fois à l'intérieur du véhicule, elle s'est recroquevillée contre la portière, comme si elle craignait de trop s'approcher de moi. Le trajet fut court. Par chance, elle n'habitait pas loin. Pas un mot ne fut prononcé de part et d'autre. Nous avons engrangé tant d'ennui au cours de la soirée que parler eut été en ajouter davantage. Je l'ai

déposée devant chez elle. Elle a approché son visage du mien, comme si elle attendait - ou espérait secrètement - que je l'embrasse. Je n'ai pas fait un seul geste vers elle. Elle a esquissé un sourire de dépit. J'aurais dû descendre de voiture pour aller lui ouvrir la portière, par simple galanterie. Mais je n'ai pas osé. Peut-être avais-je peur de m'engager dans une aventure amoureuse sans lendemain. La jeune fille a refermé la portière. Je l'ai vue disparaître dans l'entrée de son immeuble. Elle ne s'est pas retournée.

Trois jours plus tard, j'ai rencontré par hasard la jeune fille en faisant des courses. Je regrettais mon attitude désinvolte à son égard lorsque je l'avais raccompagnée chez elle l'autre soir. Pour me faire pardonner, je lui ai proposé d'aller déjeuner ensemble. Elle a accepté mon invitation, à ma grande surprise. Le lendemain midi, nous sommes allés dans une brasserie qui se trouvait dans mon quartier. Le menu était très convenable et peu onéreux. De la cuisine à la bonne franquette. Même si le vin de table laissait à désirer. La jeune femme a pris du ris de veau. Moi j'ai commandé un lapin chasseur à la moutarde, bien que je n'aime pas la moutarde. Nous avons parlé de nos vies respectives. Des trajectoires mornes et tristes, balisées depuis l'enfance par des parents psychorigides. A la fin du repas, la jeune fille m'a proposé ses lèvres, après les avoir soigneusement essuyées avec sa serviette en papier. J'ai posé les miennes dessus, sans ouvrir la bouche. J'avais des filaments de viande coincés entre les dents. Le contact fut assez déplaisant. Je n'aime pas embrasser. Très vite, nos bouches se sont séparées. D'un accord tacite. Mais nous étions implicitement fiancés. Pas besoin de grandes déclarations. L'affaire venait d'être réglée à l'amiable.

Trois semaines plus tard, nous nous sommes mariés.

Il pleuvait à verse, ce jour-là. Une dizaine de personnes, qui regrettaient déjà d'être venues, assistèrent à la cérémonie. Toutes arboraient un air revêché sur leur visage. Ma mère, en tête du cortège, s'agrippait à mon bras comme un nageur sur le point de se noyer. Mon père semblait indifférent. Il se tenait un peu à l'écart, dos voûté, yeux mi-clos, bouche entrouverte comme s'il avait du mal à respirer. Il portait un manteau noir qui sentait le chien mouillé. Dans l'église humide et sombre, la messe parut interminable, malgré quelques intermèdes musicaux. J'ai failli m'assoupir plusieurs fois. Même l'organiste aux joues couperosées semblait sur le point de s'endormir entre deux toccate mal interprétées !

Au moment de l'échange des anneaux, j'ai avalé de travers ma salive. L'émotion, sans doute. Ou peut-être le regret de m'être engagé si précipitamment. Ce qui déclencha une quinte de toux à n'en plus finir. A la limite de l'étouffement. Des sons gutturaux sortaient de ma bouche, comme si je voulais expectorer mes poumons. Dans l'église glaciale, la maigre assistance resta médusée. Puis ce fut l'affolement général. Tout le monde se précipita sur moi en me donnant de violentes bourrades dans le dos. Y compris le curé, bedonnant et chauve, qui priait en même temps pour mon salut. Ma mère crut que j'allais mourir au pied de l'autel. Moi aussi ! Quant à ma femme, elle devint blanche comme un linge, mais ne broncha pas. Elle dut penser que ce n'était qu'une fausse alerte.

Je regarde par la fenêtre du salon la pluie qui tombe et ricoche sur les toits des maisons d'en face. J'ai toujours aimé la pluie, et son martèlement sur les tuiles, ou contre les vitres. Je pense que ma femme a dû oublier de prendre un parapluie. Comme à chaque fois. Quand elle sort et s'aperçoit qu'il pleut à verse, elle ne rebrousse jamais chemin. Pourtant, elle déteste avoir les cheveux mouillés. Elle marche seulement plus vite, courbée vers l'avant, comme pour mieux

se protéger. Mais pencher son buste en avant n'empêche pas la pluie de vous mouiller.

Une nouvelle journée commence. Mais je repousse de minute en minute la décision de m'habiller. A quoi cela servirait-il d'enfiler un pantalon et une chemise puisque je n'ai pas l'intention de sortir ? Je pourrais rester toute la journée en peignoir. Mais ma femme ne supporte aucun laisser-aller vestimentaire. Quand je restais en robe de chambre, elle avait l'impression de vivre avec un malade. C'est ce qu'elle m'avait seriné chaque jour, au tout début, quand j'avais cessé de travailler. Elle détestait, en rentrant du travail, trouver un mari qui n'était ni habillé correctement ni rasé de frais. Je lisais sa désapprobation dans son regard, lorsqu'il m'effleurait un court instant, par inadvertance. J'ai résisté quelques semaines. Pour pousser sa patience à bout. Puis, j'ai fini par céder. Je me suis habillé chaque jour. Non pas pour lui plaire. Seulement afin d'éviter ses récriminations et ses sarcasmes. Ou son silence réprobateur.

De toute façon, je vois bien que je suis devenu un obstacle pour elle. Un obstacle qu'elle ne peut pas faire disparaître d'un mot ou d'un claquement de doigt, un obstacle qu'elle doit contourner à chaque pas pour ne pas buter dedans, comme ces objets qui ne sont pas à leur place habituelle et qui vous font trébucher parce qu'on ne s'attendait pas à les trouver là où ils sont. On les repousse alors avec violence, d'un geste rageur de la main ou du pied. Ma femme m'évite Elle louvoie, esquive mes approches, m'ignore. Car elle est assez fine mouche pour ne pas m'attaquer de front. Je suis encore trop passif, trop résistant. Mais elle espère que je deviendrai de plus en plus friable sous ses coups de boutoir.

« Tu devrais avoir un chien ! » m'avait dit un ami, peu de temps après que je cesse de travailler. « Puisque tu ne veux pas avoir

d'enfant ! avait-il ajouté sur un ton de reproche. Un chien, ça te ferait une compagnie. Les journées doivent te paraître longues à ne rien faire, non ? » Il pensait que je devais m'ennuyer à mourir. Impossible de vivre sans rien faire ! devait-il penser chaque fois qu'il téléphonait pour prendre de mes nouvelles, car je ne recevais déjà plus personne à la maison. Et la situation n'a fait qu'empirer avec le temps. Aujourd'hui, mes journées sont terriblement longues, en effet. Mais je me console en me disant qu'elles seraient tout aussi longues si je faisais quelque chose. Et beaucoup plus pénibles. Donc, je suis gagnant ! S'agiter, parler, discuter du matin au soir, quel travail de titan ! J'ai le sentiment que je mène une vie paisible. Un peu morne, certes. Peu variée surtout. Bien sûr, quelqu'un qui vivrait à côté de moi pourrait dire que je suis un être amorphe. Je reconnais volontiers que c'est ma nature profonde. La force de l'inertie, n'est-ce pas ? Mais je ne retiens dans cette expression que le mot *force*. Car je fais preuve, chaque jour, de volonté et de détermination, malgré les apparences. Rester assis pendant des heures dans un fauteuil ou étendu sur un canapé exige une santé mentale à toute épreuve. L'inaction n'engendre pas chez moi un état dépressif. Ma femme est beaucoup plus vulnérable que moi. Son travail la fatigue, l'irrite, la stresse. Moi, au contraire, je suis le plus serein des hommes. La présence d'un animal ne me causerait que du souci. Or je me suis libéré de l'amour pour être libre d'agir à ma guise. Je n'aime plus ma femme. Elle est devenue une étrangère pour moi. Je suis un étranger pour elle. Cette indifférence réciproque me convient. Ce n'est tout de même pas pour avoir un chien à la place !

J'observe la rue de derrière la fenêtre du salon. Quelques minutes de station debout, pour faire circuler le sang. L'agitation de la rue m'effraie. J'essaie de deviner d'où viennent les passants, où ils vont, pour quelles raisons précises ils passent sous ma fenêtre à cette heure-là, et non pas à une autre. J'invente de brèves histoires plus ou



moins cocasses ou absurdes. Cela me divertit quelques minutes. Mais la lassitude me gagne vite. Je ne me sens pas du tout concerné par la vie des gens. Ils doivent avoir des raisons valables de s'agiter ainsi. Je préfère les ignorer.

Je finis par m'endormir. Rêve que je suis dans une maison en feu. Encerclé par l'incendie. Le plafond menace de s'effondrer sur moi. Personne ne vient à mon secours. Je supplie ma femme de me sauver des flammes. Elle me répond qu'elle prépare le repas dans la cuisine. Me fait comprendre que mes cris l'indisposent. Elle doit surveiller le rôti de bœuf qu'elle a mis au four. Je vais pourtant brûler vif. Déjà, les premières flammes m'atteignent. Mes habits prennent feu. Je hurle à pleins poumons. Une porte claque brusquement. Le vent, sans doute, ou ma femme qui quitte la maison. Je me réveille en sursaut. Une douleur aiguë traverse ma poitrine. J'ai le visage qui me brûle.

Quand ma femme rentre le soir du travail, elle se contente de me lancer un bref « salut ! », sur un ton neutre et de pure convenance. Elle ne m'embrasse jamais. Pas même sur la joue ou le front. Au tout début, je répondais sur le même ton. Un bref « salut ! », comme elle, pour rester sur un pied d'égalité. Mais depuis un certain temps, je ne me donne même plus la peine de répondre. Ma femme persiste à me saluer, malgré mon mutisme. Je me demande jusqu'à quand elle va s'obstiner à saluer quelqu'un qui ne lui répond pas. Sa patience va bien finir par s'éteindre. Tous les soirs, je m'attends donc à ce qu'elle cesse de me dire « salut ! » Pour l'instant, elle s'entête. Mais elle ne va pas tarder à lâcher prise. Je le sens intuitivement. Son caractère s'aigrit de jour en jour. Son regard ne s'attarde plus sur moi. Je suis devenu pour elle un objet anodin et encombrant. Elle ne peut plus, par exemple, profiter du canapé quand j'y suis allongé de tout mon long. Car ma tête repose sur un accoudoir, mes pieds sur l'autre. Je ne bouge pas pour lui faire une place. Ma femme n'ose pas

me dire d'enlever mes jambes. Elle s'assied donc dans le vieux fauteuil qui lui massacre le dos. Elle endure son mal en silence. Je sais que je suis odieux. Mais je ne peux pas m'empêcher de l'être. Parce que je ne suis plus rien pour ma femme. Et c'est parce que je ne suis plus rien à ses yeux qu'elle me perçoit aussi comme un homme odieux. J'en souffre. Elle aussi. J'accepte cette souffrance. Elle m'attache à la vie par un fil ténu.

Ce soir, en rentrant, ma femme ne m'a pas salué. J'ai attendu quelques secondes, afin d'être sûr que ce n'était pas un simple oubli de sa part. Au bout d'une minute, alors que son regard avait glissé à plusieurs reprises sur mon visage sans me voir, j'ai compris que ma femme ne me saluerait plus jamais. J'ai alors balbutié d'une voix éteinte un timide « bonsoir ! » Qui n'obtint aucune réponse.

Je suis allé me coucher avant le repas.

Sans donner la moindre explication. Ma femme ne m'a rien demandé.

Je l'ai entendue s'agiter dans la cuisine.

Puis dîner seule. En écoutant la radio.

Je n'ai pas dormi de la nuit. L'estomac torturé par la faim. J'aurais pu me lever. Aller dans la cuisine, ouvrir d'une main paresseuse le réfrigérateur, grignoter ensuite un reste de poulet ou une tranche de jambon bio. Mais se lever, surtout en pleine nuit, quelle épreuve ! Il aurait fallu que j'allume dans la chambre. Je ne voulais pas réveiller ma femme. J'avale ma salive, pour calmer ma faim. Comme si la salive était un aliment. A présent, j'ai la bouche effroyablement sèche.

Au matin, ma femme est partie plus tôt que d'habitude. Elle a fait claquer la porte en sortant. Les autres matins, elle faisait attention à

ne pas faire trop de bruit. Un geste délicat que j'appréciais. Même si c'était pour ne pas réveiller nos voisins de palier. Un couple de cheminots retraités au sommeil très léger Là, j'ai cru que ma femme allait faire sauter de ses gonds la porte d'entrée. J'ai enfoui ma tête sous le drap. Mon corps s'est mis à trembler de peur. Comme si j'étais redevenu un enfant.

Ma femme n'est pas rentrée depuis deux jours. C'est la première fois qu'elle s'absente aussi longtemps sans me prévenir. Pas un mot pour justifier son départ. Elle n'a pas non plus téléphoné. J'ignore donc les raisons de son absence. Un déplacement professionnel ? Un accident de la circulation ? Une fugue intempestive ? Une escapade amoureuse ? J'imagine mal que ma femme puisse avoir un amant. Qu'elle puisse décider brusquement de vivre avec un autre homme, même s'il est beaucoup plus attrayant que moi. C'est vrai que ma femme ne supporte plus mon mode de vie. Elle souhaite même vivre seule, j'imagine. Mais comment pourrait-elle supporter un nouveau partenaire ? Car changer de compagnon implique un mode de vie différent. On n'a plus ses repères habituels. Son confort de routine. Il faut s'adapter à des manies nouvelles, à des rituels inconnus. Sur le plan charnel, ma femme n'éprouve plus aucun désir pour moi. Depuis longtemps. Aurait-elle pu être attirée par un autre homme ? Non, Impossible ! Je réfute cette hypothèse. L'absence injustifiée de ma femme m'étonne. J'aurais dû m'en inquiéter. Remuer ciel et terre pour savoir ce qu'elle était devenue. Mais sa disparition a déclenché en moi une extrême fatigue. J'ai décidé, ce matin, au réveil, de ne plus penser à ma femme. Qu'elle vive la vie qu'elle veut vivre ! Je ne partirai donc pas à sa recherche !

Ce matin, je me suis surpris à parler à ma femme absente. Comme si elle était à côté de moi. D'abord, je lui ai dit quelques mots futiles

alors que je me trouvais dans la cuisine en train de prendre mon petit déjeuner. Une remarque banale sur la nécessité de manger des céréales riches en vitamines et en fer pour rester en bonne santé. Puis, j'ai continué dans la salle de bains. Je lui ai raconté quelques menus épisodes de ma vie avant notre mariage, tout en me rasant. Distract par mes paroles, ou par le son de ma voix que j'entendais à nouveau après de longs mois de silence, je me suis coupé à plusieurs reprises. Un peu de sang est apparu à la surface de la peau. J'ai esquissé un sourire. Autrefois, une telle maladresse de ma part m'aurait énervé. J'aurais violemment jeté le rasoir par terre, ainsi que le blaireau plein de crème à raser. Là, je me suis contenté de dire à ma femme que sa présence me troublait un peu. J'ai fait cette remarque d'un ton badin, avec un enjouement qui ne m'était pas familier. J'ai cru entendre un rire perlé en réponse à mes propos.

Au fil des jours, je parle de plus en plus souvent à ma femme absente. Je lui raconte les faits et gestes de ma vie quotidienne, toutes les pensées farfelues qui me passent par la tête, partage avec elle quelques plaisanteries sur mon inaptitude au travail, au bonheur. Ma femme semble, à nouveau, apprécier mon humour, même si elle fait preuve d'une grande discrétion. Je finis par entretenir de véritables conversations avec elle. Je crois entendre ses réponses dans le silence qui suit inéluctablement mes questions. Je retrouve de l'entrain pour la vie de tous les jours. Chaque matin, je me lève de bonne heure, dès la première sonnerie du réveil. Je me prépare un solide petit déjeuner, alors qu'auparavant je grignotais du bout des dents. Je fais ma toilette en chantonnant sous la douche. Je m'habille rapidement. J'endosse les vêtements que ma femme m'aurait conseillé de mettre si elle avait été là. Je ne me traîne plus du fauteuil au canapé, du canapé au lit. Il m'arrive de virevolter dans l'appartement, sans but précis, pour le simple plaisir d'arpenter les pièces, ou d'accomplir des gestes futiles que je n'aurais jamais

accomplis autrefois. Il m'est même arrivé, un matin, de prendre une pince pour stopper une fuite d'eau sous l'évier de la cuisine. C'est dire !

Je n'ai jamais revu ma femme. Jamais cherché, non plus, à la revoir. Je me suis habitué à son absence. Mais elle est là, malgré tout, à mes côtés, comme une ombre silencieuse. Après quelques mois, nous sommes redevenus un couple à part entière. Nous menons aujourd'hui une vie normale. Pas la moindre scène de ménage entre nous. Jamais un mot plus haut que l'autre. Une harmonie parfaite. Je parle beaucoup à ma femme. Elle m'écoute avec attention. Me répond toujours de façon courtoise. Avec une franchise qui m'étonne, ou une désinvolture qui m'enchant. Partage mes avis et mes décisions. Parfois, il lui arrive de ne pas être totalement d'accord avec moi. Elle résiste, pour la forme. Mais nous arrivons toujours à trouver un compromis. Sans colère, ni violence. Nous n'avons plus de secrets l'un pour l'autre. Ou si peu. De légères omissions, tout au plus. Il y a quelques jours, j'ai même invité ma femme au cinéma. Notre première sortie ensemble depuis de longs mois. Nous avons vu un film d'amour. Elle a beaucoup aimé l'histoire. Moi aussi. Nous avons même partagé nos larmes, échangé nos mouchoirs en papier. La semaine prochaine, pour mon anniversaire, nous irons au restaurant. C'est ma femme qui m'invite.

Dans un restaurant chinois.

C'est la cuisine qu'elle préfère.

## L'AUTEUR

Dans une précédente déclaration, François Teyssandier affirmait qu'il n'existait pas. Aujourd'hui, il réitère et confirme cette déclaration. Avec regret, bien sûr. Il n'existe toujours pas, malgré ses efforts constants pour acquérir une véritable identité. Ce qui lui permettrait de vivre normalement, c'est-à-dire de pouvoir bénéficier, par exemple, de la carte abonnement senior de la SNCF, ou d'une carte vitale informatisée qui lui permettrait de soigner convenablement ses bronchites chroniques sans avoir à déboursier trop d'argent et de ne pas importuner son épouse légitime par une toux nocturne des plus désagréable, ou de passer son permis poids lourd, ou encore de préparer un CAP de charcutier-traiteur. Mais François Teyssandier est un ectoplasme qui persiste à écrire et publier des textes que personne ne lit (pas même son chien), sans qu'il sache trop pourquoi, alors que sa mère nourricière lui disait qu'il avait un talent fou, du moins dans ses brefs éclairs de lucidité. Voilà, c'est tout que cet auteur-fantôme peut déclarer sans forfanterie ni outrecuidance à propos de sa modeste personne. « Et c'est déjà trop ! », comme l'a écrit un éminent critique littéraire dans l'ex-revue La Vie du rail.